



« Vous – ma mère – non. » Dénégation chez un enfant et son analyste

Dinah Rosenberg

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2023/2 (VOL. 88), PAGES 377 À 386
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 9782130843863

DOI 10.3917/rfp.872.0377

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2023-2-page-377.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

« Vous – ma mère – non. » Dénégation chez un enfant et son analyste

Dinah ROSENBERG *

8 rue Jonas, 75013 Paris – dinah.rosenberg@orange.fr

Article reçu le 14/04/2022 – accepté le 19/09/2022

TITLE – *You – my mother – no. Denial in a child and his analyst*

ABSTRACT – This article looks at the conditions of emergence of play and denial in a child's treatment. Denial, as Freud introduced it in his 1925 article, essentially combines three terms, one of which is the transference address while the other two are in conflict. In this treatment, hatred and agitation were in the foreground. It was from the moment rejection was expressed directly that the address appeared, making it possible to take the two conflicting terms into consideration. Play and intellectual curiosity in the form of an interest in mechanics could then emerge in the treatment and with the analyst. However, the judgement of reality remained precarious and needed to be reestablished in the analyst by means of a work on negation within herself aimed at refinding the object of an address in order to get in contact with her own countertransference movements through this work of negation.

KEY WORDS – child psychoanalysis, negation, judgment, play, transference, negation.

« Vous allez maintenant penser que je vais dire quelque chose d'offensant, mais je n'ai pas effectivement cette intention », « vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle » : ces propos ouvrent l'article de Freud sur « La négation » (1925h/1992, p. 167). Il ajoute : « Nous nous octroyons la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation ». Une telle négation n'est pas toujours possible d'emblée et son advenue peut faire l'objet d'un travail.

Un enfant agité lance des objets sur son analyste et l'insulte ; la violence et l'intention d'offenser sont claires, c'est affirmatif et sans négation. Il est alors difficile, face au débordement, de trouver la « liberté lors de l'interprétation ». Un équivalent de dénégation est-il indispensable à cette liberté du côté de l'analyste ou du patient ? Qu'est-ce qu'un équivalent de dénégation ? Lorsque l'enfant déclare « Ma mère, je la déteste ! », il exprime sans réserve sa haine contre cette

* Psychanalyste, membre de la SPP et Centre Alfred Binet ASM13.

mère repartie vivre dans son pays d'origine, et qui l'a laissé avec son père. Mais s'agit-il aussi d'une négation de l'amour ? Son apaisement manifeste quand il peut revoir sa mère le suggère. On peut penser que, sur le modèle de « Vous demandez qui peut être cette personne dans le rêve. Ma mère, ce n'est pas elle », l'enfant veut dire « les analystes, les adultes, vous, pensez que les petits garçons aiment leur mère. Non, ma mère, je la déteste ! » C'est ce que j'ai paresseusement pensé quand Enzo, 5 ans, a lancé cette exclamation. C'est ce que j'ai pensé, mais probablement pas ce que j'ai entendu, car l'effet a été radical : j'ai oublié cette phrase et, pendant de très longs mois, ni lui ni moi n'avons prononcé le mot *mère*. Alors qu'ai-je entendu ? Les exemples de Freud se situent au sein de la cure avec une adresse directe (« vous pensez que... »). L'adresse est un élément essentiel de la dénégation, qui permet d'énoncer ce qui doit être nié en le prêtant à l'analyste. L'exemple du rêve pourrait se condenser en « vous-ma mère-non », trois termes formant le squelette de la dénégation, articulée au transfert ; trois termes permettant le déploiement de toutes les possibilités : la femme du rêve est-n'est pas ma mère, vous êtes-n'êtes pas la femme du rêve, vous êtes-n'êtes pas ma mère... Une phrase négative peut ne pas être une dénégation ; celle-ci suppose la potentialité d'un tel déploiement passant par un objet. Une phrase affirmative porteuse de cette conflictualité peut prendre valeur de dénégation. Si le « non » est la marque du refoulement, « un certificat d'origine un peu comme le “made in Germany” » (Freud, *ibid.*, p. 168), un équivalent de dénégation est un énoncé portant la marque du conflit refoulé et qui, dans la cure, passe par le transfert. L'oubli plusieurs mois durant d'une déclaration comme « ma mère, je la déteste » indique probablement que l'adresse ne faisait pas de moi à ce moment un troisième terme permettant, comme dans la dénégation, de séparer « vous », « moi » et « ma mère ». À défaut de « liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la négation », nous avons tous deux fait abstraction de sa mère. Je tenterai de suivre le trajet d'Enzo à partir de l'affirmation la plus haineuse à la recherche intellectuelle et au jeu. Ce trajet passe par le détour d'un travail de la négation chez l'analyste à partir d'une haine totalement contre-investie dans cet oubli.

La haine

J'ai reçu Enzo en thérapie deux fois par semaine en CMP. Sa violence et son agitation m'épuisaient. Les courses de petites voitures tournaient inévitablement au pugilat. Jouets et invectives volaient dans le bureau au moindre de mes manquements, sanctionnant ma « connerie ». Peu à peu, un garage et des panneaux en papier ont tenté, avec un succès tout relatif, d'introduire un lieu de repos et un code de la route dans le chaos ; l'observation, à la fenêtre, du chantier de l'immeuble d'en face nous a octroyé quelques moments calmes.

De longs mois plus tard : « Ta gueule ! » Les mots fusent d'emblée dans le couloir avant même d'atteindre le bureau où se déroule notre séance. Je n'avais encore rien fait et rien dit, innocence qui m'a permis de renoncer à bien faire et

d'attendre avec un certain soulagement. J'ai pensé que j'avais annoncé mes prochains congés à la séance précédente. Le père d'Enzo m'avait répondu que son fils n'irait pas voir sa mère qu'il rejoignait, depuis peu, dans son pays, pour les vacances. Quelques insultes ont fusé, quelques jouets ont volé. Puis Enzo est allé à la fenêtre, a regardé les travaux en silence, et a soupiré « j'en ai marre... ». Le ton m'a frappée, la lenteur, la voix basse, la tristesse... J'ai attendu, hésitant entre la crainte de gâcher un moment unique et le désir de m'en saisir. Prête à recevoir une gifle, j'ai murmuré « marre qu'on t'abandonne ? » Un long silence a suivi, peut-être le premier depuis le début de la thérapie, ses yeux se sont remplis de larmes, et il a dit tout bas « ma mère me manque ! ». J'ai pensé que c'était la première fois qu'Enzo prononçait le mot « mère ». Et pourtant, je m'en suis alors souvenue, c'est lui qui avait dit au tout début « ma mère, je la déteste ! »

Lorsqu'il avait lancé cette affirmation, j'avais vécu une mise à distance radicale (assez radicale pour que le mot même soit évacué) entre moi et ce qui le lie à celle qu'il appelle « ma mère », la mère qu'il a en tête. C'est face au bloc narcissique qu'il semblait former avec elle, et peut-être au contre-investissement de *ma* haine, que j'ai été réduite à éviter le mot *mère*, sans me rendre compte de l'effort que cela implique. Face au tout constitué par Enzo-et-sa mère, face à la massivité de son excitation, prise entre l'inexistence et le bras de fer, j'ai seulement tenté de contenir son agitation avec les panneaux de code de la route, ou avec le chantier, sans pouvoir vraiment penser. Mon soulagement, quand il m'a dit « ta gueule ! », montre que je me sentais douloureusement absente jusque-là, comme si la haine visait plus à me faire disparaître qu'à m'attaquer, et que j'ai enfin perçu là une véritable adresse. La haine qui avait été déversée tous azimuts semblait changer un peu de nature. L'idée que je n'avais « rien fait » quand il m'a fait taire avant que je parle indique mon sentiment de culpabilité : mon absence au pire moment, quand sa mère est encore plus absente qu'elle ne l'est en général, est une faute, un défaut de constance comme si je n'avais pas su tenir le cadre. À cette occasion précisément – et ça n'est sans doute pas un hasard –, la haine a trouvé une expression directement adressée, rendant possible le retour du mot *mère*. Jacques André (2014) souligne que le traitement d'une haine massive et visant la destruction passe par les échecs de la constance du cadre, les défaillances de l'analyste. En quelque sorte, quand l'objet par lequel passerait une dénégation n'est pas fonctionnel, le cadre en tient lieu et permet parfois le passage de la négation-rejet à la dénégation avec ses trois termes. C'est quand il s'est agi de *me* détester pour ne pas penser que *je* pourrais lui manquer, qu'il a éprouvé le manque de sa mère.

Dans la phrase « ma mère, je la déteste » (sur le modèle de « ma mère, ça n'est pas elle »), l'essentiel était alors moins « je la déteste » comme s'il était possible de l'aimer ou de la détester, que la mise en exergue de « ma mère », *sa* mère, celle qui lui appartient, celle de la satisfaction, pas celle de la disparition, celle à laquelle je ne pouvais toucher même en pensée. Enzo m'avait donc fait taire bien avant de me dire « ta gueule ! ». On retrouve ce mouvement chez Laurence Kahn (2004, p. 97) où l'éviction ressentie par l'analyste en séance prend fin avec son énoncé

par l'enfant qui s'exclame *in fine* : « disparais ! » Freud situe l'origine de la négation dans « ça je veux le cracher ». Avant de *vouloir cracher*, et de reconnaître l'existence de « ça » qu'il faut cracher, il faut *cracher* en acte. Mon soulagement en recevant l'insulte d'Enzo indique qu'il vaut mieux être un crachat que rien. Le dire, c'est déjà *vouloir cracher*, premier pas du trajet menant du rejet à la dénégation. La nécessité d'expulser l'analyste intervient, selon Benno Rosenberg, après un long temps d'analyse, quand il commence à être « accepté comme objet investi » : « Il arrive un moment où par un mouvement violent le psychotique nous recrache, nous fait ressentir que nous sommes pour lui un objet tout à fait "extérieur" » (1981, p. 25). Peut-être avais-je commencé à exister suffisamment pour avoir un goût, fût-il mauvais, et mériter d'être évacuée ? Précédemment, je n'étais qu'un élément de la longue liste de ce qu'il fallait tantôt inclure dans la sphère de son narcissisme tantôt exclure comme étranger. Freud (1925/1992, p. 170) rattache la négation à la pulsion de mort : le *non* compare et sépare plusieurs objets, disons, « vous » et « ma mère ». Dans le désir d'offenser, la comparaison est implicite : vous offenser, car vous n'êtes pas ma mère. Si le crachat est directement lié à la destructivité, la dénégation avec son adresse projective nécessite un objet (« vous ») sur lequel s'intriquent les pulsions de vie et de mort.

L'adresse dans la réalité

Enzo m'avait depuis longtemps rejetée avec violence, mais, comme on laisse un jouet cassé dans la boîte, j'étais encore là. Pour D. W. Winnicott, la destruction est à la fois créatrice de l'objet et conséquence de sa réalité : les objets sont détruits parce qu'ils sont réels donc échappent au contrôle, et ils « deviennent réels parce qu'ils sont détruits » (1971/2002, p. 168-171). Quand Enzo m'a dit « ta gueule ! », je me suis sentie réelle, et cela m'a soulagée. Pour Freud (1925 h/1992), les deux formes du jugement, jugement d'attribution et jugement d'existence, s'inaugurent dans l'acte de cracher et la négation : l'un sépare le bon à garder du mauvais à rejeter créant ainsi l'objet dans la haine, et l'autre compare ce qui est trouvé au dehors à la représentation interne qu'il s'agit de retrouver. Benno Rosenberg (1981, p. 24 et 33) souligne que ces deux fonctions du jugement ont trait *in fine* à l'objet de la réalisation hallucinatoire du désir ; il ajoute que l'exemple pris par Freud sur la personne du rêve qui est-n'est pas la mère montre que la dénégation porte sur la mère rêvée, c'est-à-dire la mère de la satisfaction hallucinatoire du désir. Le jugement d'existence implique la comparaison d'une réalité reconnue comme telle avec l'objet de satisfaction ; il lutte ainsi contre la perte en prolongeant la satisfaction hallucinatoire après son échec. Ainsi cet objet de la satisfaction hallucinatoire est d'emblée manquant : il est « vécu comme "perdu" parce qu'il est investi et non perçu » (Rosenberg, *ibid.*, p. 32). Avec « ta gueule – ma mère me manque », le manque n'est plus comblé par la haine. L'objet analyste peut devenir réel et décevant, la dénégation devient concevable.

En disant « ma mère, je la déteste ! », Enzo met en regard « ma mère », celle de la satisfaction avec la détestation et l'échec de l'hallucination : ma mère – non. Si « ma mère, je la déteste ! » n'est pas une négation, ce n'est pas à cause de sa forme affirmative. Comme le « non ! » systématique des enfants, le « non » sans possibilité de « oui » n'est pas une négation, mais une affirmation identitaire. La dénégation supposerait un détour par le transfert permettant la comparaison, « le détour que représente le principe de réalité par rapport au principe de plaisir ; [...] le détour par l'objet externe pour retrouver l'objet interne » (Rosenberg, *ibid.*, p. 32). Ce détour, ce troisième terme, « vous », apparaît (quoique dans une phrase séparée) avec l'adresse directe : « ta gueule ! » où je me sens soudain réelle. L'idée refoulée parvient à la conscience « à condition » de se faire nier, affirme Freud (1925 h/1992, p. 167), et, en ce sens, Benno Rosenberg soutient que dans la cure, l'associativité est « tributaire de l'existence de la négation » (1981, p. 5), car elle permet à la fois de maintenir le refoulement *et* de fournir une association destinée à l'analyste. Comme la négation, l'association est conflictuelle et adressée. Il n'est pas fortuit qu'Enzo déborde de fureur à l'annonce de l'absence conjointe de sa mère et de son analyste puisque son détour est alors une impasse. Obligé par sa déception à un nouveau détour, il passe par le manque de sa mère. C'est lorsque se conjuguent mon absence, celle de sa mère, et sa fureur, qu'une forme de dénégation-association est possible. Il affirme « ma mère me manque ! », niant le manque de son analyste, mais ouvrant aussi le champ d'un conflit d'ambivalence au sujet de sa mère. La dénégation instaure une comparaison entre « vous » et « ma mère », que « ma mère, je la déteste » évite, mais que « ta gueule – ma mère me manque » permet.

Quand Enzo reconnaît mon existence réelle ou celle de sa mère, la déception par rapport à la mère idéale apparaît et suscite sa violence. Pour Freud, la première fin de l'épreuve de réalité est de retrouver au-dehors un objet interne représenté. Mais elle doit aussi, à l'inverse, vérifier si l'objet interne n'est pas trop déformé ou idéalisé par rapport à l'expérience : « La reproduction de la perception dans la représentation n'en est pas toujours la répétition fidèle ; elle peut être modifiée [...]. L'examen de réalité a ensuite alors à contrôler jusqu'où vont ces déformations » (Freud, 1925h/1992, p. 170). La comparaison permet de rencontrer un objet réel, mais fait courir le risque de perdre l'objet idéal ; reconnaître la réalité passe par la reconnaissance de l'inadéquation à l'idéal. Si Enzo reconnaît ma présence au moment des vacances, c'est peut-être que cette déception était à la fois la condition de mon existence pour lui et la source de sa violence à mon endroit.

Investigation, curiosité, jeu

Le jeu avec Enzo est apparu après cette séance qu'on peut entendre comme constitutive d'une dénégation. De nombreux mois ont passé. La violence demeure, mais m'apparaît plus souvent comme une provocation. Enzo a construit un volant

et des pédales en papier pour la voiture qui lui permet de m'emmener en voyage, ou de partir seul et de me laisser. Il annonce à l'approche de congés : « Je n'ai pas du tout envie de t'emmener en vacances. » Est-ce une dénégation ? Est-ce une ébauche de curiosité pour mes activités en son absence ? « Épier » le fonctionnement de l'analyste est le terme de Freud pour désigner l'usage de la dénégation chez un obsessionnel niant sa propre interprétation au motif qu'elle est consciente : il défie l'analyste sur le terrain de sa méthode, s'y soumet en y résistant. Enzo épie mon fonctionnement, les attraites de la curiosité et le plaisir du jeu tout en me provoquant. Sous couvert du refus de m'emmener, il envisage en les niant nos vacances communes. Le jeu de la voiture répète, comme un jeu de la bobine, l'alternance présence-absence en la maîtrisant, en décidant de m'emmener ou pas...

Freud (1920g/1996) introduit la pulsion de mort par le jeu qui précède le jeu de la bobine, consistant à jeter des objets sous les meubles sans retour, qu'il interprète comme la répétition compulsive du déplaisir du départ de la mère. Certes, ce jeu ne répète pas exactement la disparition, car l'enfant maîtrise le fait de jeter, le grand-père est là qui observe, et on peut imaginer que quelqu'un récupère ces objets. Mais la mère du petit garçon revenait, celle d'Enzo est loin. D'un commun accord, nous avons longtemps gardé la mère de la satisfaction et jeté sous le meuble la mère réelle. « Ta gueule ! » a pu être une façon de me jeter sous le meuble, et on peut espérer que cette expression de haine soit une manifestation progrédiente de la pulsion de mort. De ce mouvement peut émerger à la fois la fonction de jugement, « oui ou non », et l'espace du jeu, « ni oui ni non », le *fort-da* du jeu des allers-retours en voiture.

Enzo devient chercheur, se passionne pour le chantier de l'immeuble d'en face et les fonctionnements mécaniques, comme celui de la grue et de ses câbles, sur lesquels nous nous interrogeons séance après séance. Les opérations de jugement, comme le refoulement, supposent des représentations qui étaient peu présentes quand Enzo-et-sa mère formaient un tout dominé par l'agitation. La dénégation nie et reconnaît un contenu par le biais du transfert, la mécanique l'aborde par le détour de l'investigation qui le déplace. Le chantier a une valeur économique : par les observations (et Freud le précise, percevoir est une action, non un processus passif), Enzo goûte le monde par petites doses, fractionne l'excitation. Le raisonnement est un « tâtonnement moteur avec des dépenses d'éconduction réduites » et permet « l'ajournement par la pensée ». Faire varier le sujet de l'interrogation indique une possibilité de jeu au sens de l'ouverture d'un espace, et est la marque d'un déplacement. Freud fait du jugement une action particulière qui ne recouvre pas toute la fonction intellectuelle : « Le juger est l'action intellectuelle qui décide du choix de l'action motrice, met un terme à l'ajournement par la pensée, et fait passer du penser à l'agir » (Freud, 1925h/1992, p. 170). Le jugement d'existence, la question de la conformité entre ce qui est pensé et ce qui est en réalité, accompagne chaque pas du raisonnement mécanique. Autrement dit, le questionnement technique est aussi un passage du penser à l'agir, *a fortiori* s'il s'inscrit dans le

transfert. Le chantier sera aussi porteur de la curiosité sexuelle. Mais, dans l'intervalle, le raisonnement m'a semblé prendre la valeur d'un jugement de réalité *entre Enzo et moi* : réalité de notre ignorance sur le fonctionnement des engins, constat du rôle des câbles formant la réalité matérielle des liens entre objets distants. Il maintient « l'essentiel du refoulement », mais la pensée « s'enrichit de contenus dont elle ne peut se passer » (Freud, *ibid.*, p. 168). Quels sont ces contenus ? Enzo me semble tenter de contenir l'effroi que suscite la toute-puissance magique (la mienne et la sienne) et le risque d'intrusion par l'analyste : raisonner, c'est regarder dehors pour protéger le dedans, admettre la réalité de la distance et le rôle des engins pour y pallier, constater que mon ignorance limite ma toute-puissance. C'est affirmer la primauté de la technique sur la magie. Laurence Kahn (2004, p. 11-44) place le raisonnement au cœur d'une cure dont le trajet va de l'inhibition intellectuelle aux théories sexuelles infantiles, en passant avec l'analyste par un raisonnement sur le corps et l'opération chirurgicale qui suscite l'effroi. Le raisonnement dans la cure intervient-il quand l'effroi menace, pour fractionner l'énergie et proposer un détour ?

Enzo ne peut plus rejoindre sa mère en vacances. Il met alors en scène de façon répétitive un scénario autour d'extraterrestres qui nous attaquent et qu'il contrôle. Ce scénario me met mal à l'aise, j'ai peine à jouer et le vis comme un retour en arrière. Je m'inquiète, j'ai le sentiment que ça n'est pas un vrai jeu, que son caractère imaginaire n'est pas clair. Je me sens étrangère, en orbite durant la séance, ou accrochée à toute force à la réalité matérielle. Happé par l'absence réelle, Enzo remplace la recherche sur la réalité par les extraterrestres et leur présence magique. Ce que Laurence Kahn nomme « la clause d'irréalité » (*ibid.*, p. 73-75) fait défaut, clause qui fait qu'un enfant qui joue peut réaliser un désir à son insu à condition de savoir qu'en réalité ce qui est joué est irréel (comme avec le volant et les pédales en papier). C'est ce qui distingue jeu et rêve : le rêve hallucine. Mon malaise avec les extraterrestres vient de l'impression d'assister à un rêve et non à un jeu. Laurence Kahn (*ibid.*, p. 71-74 et 88-90) déploie les implications de l'apparition de la limite de la réalité. La perception est alors bouleversée comme elle l'est (à l'inverse) lorsque l'inquiétante étrangeté brouille une frontière établie entre le réel et ce qui est conçu comme irréel, car refoulé. C'est peut-être ce qui explique l'accrochage perceptif d'Enzo au chantier. L'établissement de cette frontière du réel permet de séparer et de comparer. Et le jeu émerge du mouvement entre les deux termes d'une comparaison. Le jugement de réalité permet ainsi d'asseoir l'irréalité garante de la possibilité du jeu, du « comme si » et de l'imaginaire, par opposition au rêve. Ce qui était directement agi peut se représenter, se refouler et faire retour à l'insu du patient. La destruction devient fantasme de destruction, et l'attaque fantasmée peut revenir de façon déguisée dans le jeu. Le jeu est en ce sens à la fois tout à fait réel et absolument irréel. Est réel ce qui fait retour et qu'on ignore, irréel ce qui est imaginé et qu'on reconnaît comme tel. Il nécessite la possibilité de l'affirmation et de la négation, voire de leur coexistence dans la formulation dénégative, l'espace transitionnel du « ni-oui-ni-non ». Quand Enzo s'interroge sur le fonctionnement de la grue, il juge et joue. Quand il cohabite avec les extraterrestres, les distances sont abolies en faveur de la magie et du rêve,

et je me sens inexistante dans la séance. Trop ou trop peu présente, je ne peux me penser dans un transfert : « c'est grâce à la conquête de la fiction et de sa limite que se dégage vraiment la place de *l'agieren* transférentiel » (Kahn, 2004, p. 90).

La négation chez l'analyste

Ni Enzo ni moi ne savions ce que nous faisons en observant le chantier. Quand Enzo a joué à transmettre le mouvement des stores de lui à moi de part et d'autre de la fenêtre, j'ai pensé *intellectuellement* une relation entre câbles et liens, sans vraiment y croire. C'est de mon côté qu'intervient ce que Freud désigne comme « l'acceptation intellectuelle ». Mais que s'agissait-il d'accepter ? Je suppose que la nécessité de la courroie de transmission réelle implique un renoncement à la communication magique, un douloureux constat de mon incapacité à combler ce qui manque, et que ce coup, qui fait suite à la violence d'Enzo, peut susciter ma haine. Cela pose la question de la négation de la négation, celle dont l'analyste « prend la liberté ». Elle peut être une interprétation, mais aussi procéder du refoulement, quand je nie hâtivement « ma mère, je la déteste ! », et que ma propre haine se tient à l'écart. Pour Benno Rosenberg un tel refoulement doit « perdurer pour que la négation soit possible » (1981, p. 20), et que la cure reste tenable. Si la négation est une condition de la levée du refoulement, refoulement et dénégation chez l'analyste, sont-ils des conditions du refoulement chez le patient ?

Quand Laurence Kahn (2004, p. 83-87) articule l'instauration de la limite de la réalité à l'émergence du jeu et du transfert, elle y joint le traitement par l'analyste de la rencontre dans la cure avec l'infantile qu'il a refoulé. Elle appelle chez l'analyste la même clause d'irréalité qui permet de « penser et traiter le réel comme quelque chose d'irréel » et de protéger le refoulement de l'analyste à l'abri duquel se déroule la cure. Un jugement de réalité permet à l'analyste de penser ce qui lui est adressé comme un transfert. C'est donc chez l'analyste qu'elle introduit la négation, « d'autant plus nécessaire » qu'elle préserve des vœux de mort suscités par la cure d'enfant (*ibid.*, p. 92). Cette négation chez l'analyste est un préalable à sa possibilité chez l'enfant. Quand Enzo ne semble pas assuré de l'irréalité des extraterrestres et de son contrôle sur eux, mon jugement se rigidifie, s'accroche à la réalité et je ne peux plus croire du tout à ce jeu ni entrer en contact avec Enzo-et-les-extraterrestres, comme quand Enzo-et-sa-mère formaient un bloc compact. Mais cet accrochage à la réalité, ce refus de croire à l'irréel tente aussi de refuser à mon insu son omnipotence, ma disparition et la haine qu'elle suscite. C'est en moi que doit se restaurer une dénégation pour que le jeu soit possible. Il s'agit de nier (pour la rencontrer) ma culpabilité qui rend nécessaire l'éviction que je m'inflige autant qu'Enzo me l'inflige. C'est l'analyste qui dira de son propre sadisme « Cela, je ne l'ai pas pensé ». L'écriture comme le recours aux supervisions visent peut-être à restaurer l'adresse et les trois termes de la dénégation « vous – le meurtre – non ». Plus largement, il me semble que l'importance du superviseur ou de la supervision est moins dans les idées qu'il amène, qui,

certes, « enrichissent la pensée de contenus dont elle ne peut se passer » (Freud, 1925h/1992, p. 168), que dans l'auto-écoute que permet l'adresse. C'est bien souvent moins les contenus proposés par le superviseur que ce qu'on y a dit soi-même, sans avoir pu le penser auparavant qui fait la richesse d'une bonne séance de supervision. Écriture et supervision permettent l'émergence d'une dénégation chez l'analyste, avant sa survenue chez le patient.

Pour finir

Des mois ont passé. La mère d'Enzo a maintenant une fille au pays. Enzo est triste ce jour-là, rien ne le satisfait, il s'énerve, il manipule les ciseaux, fait mine de me menacer. Il réussit à les coincer sous la table dans une rainure d'où ils pendent. « Regarde ! », me dit-il ravi de sa prouesse. Mais l'équilibre des ciseaux est instable. Il insiste, plus tristement : « regarde ». Quand je me penche, il note que mes cheveux pendent et, eux, ils tiennent bien. Sauf s'il menace de me les couper. La menace a le ton de la plaisanterie, mais le constat sur la précarité de l'équilibre des ciseaux est empreint d'une réelle mélancolie. Les filles semblent dotées de cheveux bien plus solidement implantés que ses ciseaux. Peu après, il s'exclame dans un soupir : « C'est con les adultes, surtout les femmes ! » Les ciseaux pendent comme un pénis qui chute, qu'il compare à mes cheveux de femme qui tiennent bien, bien mieux. Enzo avait beaucoup lutté par l'agitation et la toute-puissance contre toute forme de dépression et de castration. Si l'objet est impossible à séduire et disparaît, voire disparaît parce qu'on cherche à le séduire, on comprend que mon départ en vacances m'ait rendue à la fois si réelle et si menaçante. Enzo perçoit ce qu'il peut fièrement montrer, la précarité de ses constructions, l'impressionnante solidité de mes cheveux et son renoncement à les couper. La phrase condensant différence des sexes et différence des générations entre lui et moi porte l'espoir d'un écart qui permette de faire jouer ces différences. De l'attaque directe de l'analyste, en passant par « ma mère, je la déteste ! », à « c'est con les adultes, surtout les femmes ! », l'écart semble se constituer pour Enzo, même s'il reste précaire et instable.

Références bibliographiques

- André J. (2014). Deux visages de la haine. Dans J. André et I. Bernateau (dir.). *Les territoires de la haine* : 9-27. Paris, Puf.
- Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
- Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.
- Kahn L. (2004). *Cures d'enfance*. Paris, Gallimard.
- Rosenberg B. (1981). *Sur la négation*. Paris, Cahiers du centre de psychanalyse et de psychothérapie ASM 13.
- Winnicott D. W. (1971/2002). *Jeu et réalité*. Paris, Gallimard.

TITRE – *Vous – ma mère – non. Dénégation chez un enfant et son analyste*

RÉSUMÉ – Cet article interroge les conditions d'émergence du jeu et de la dénégation dans une cure d'enfant. La dénégation, tel que Freud l'introduit dans l'article de 1925, conjugue essentiellement trois termes dont l'un est l'adresse transférentielle et les deux autres sont en conflit. Dans cette cure la haine et l'agitation étaient au premier plan. C'est à partir de l'expression directe du rejet qu'apparaît l'adresse qui permet d'envisager les deux termes en conflit. Le jeu et la curiosité intellectuelle sous forme d'un intérêt pour la mécanique peuvent alors émerger dans la cure et avec l'analyste. Cependant, le jugement de réalité reste précaire et nécessite donc son rétablissement chez l'analyste par le biais d'un travail de la négation chez celle-ci, c'est-à-dire d'un travail visant à retrouver l'objet d'une adresse pour entrer en contact avec ses propres mouvements contre-transférentiels par leur dénégation.

MOTS-CLÉS – psychanalyse d'enfant, dénégation, jugement, jeu, transfert, négation.

TÍTULO – *Usted – mi madre – no. Denegación en un niño y su analista*

RESUMEN – El presente artículo interroga las condiciones en la que emerge el juego y la denegación en la cura de un niño. La denegación, como Freud la introdujo en el artículo de 1925, articula esencialmente tres términos de los cuales uno es la habilidad transferencial y los otros dos están en conflicto. En esta cura el odio y la agitación están en un primer plano. Es a partir de la expresión directa del rechazo cuando se manifiesta la habilidad que permitirá considerar ambos términos del conflicto. El juego y la curiosidad intelectual bajo la forma de un interés por la mecánica pueden entonces emerger en la cura y con el analista. Sin embargo, el juicio de realidad permanece precario y demanda su restablecimiento en el analista a través del trabajo de la negación, o sea a través de un trabajo que apunte a rencontrar al objeto con la habilidad para entrar en contacto con sus propios movimientos contratransferenciales por su denegación.

PALABRAS CLAVES – psicoanálisis de niño, denegación, juicio, juego, transferencia, negación.

Toute référence à cet article doit être indiquée comme suit : Rosenberg D. (2023). « Vous – ma mère – non. » Dénégation chez un enfant et son analyste. Rev Fr Psychanal 87(2) : 377-386